

Compte rendu de lecture

Ésa Christine Hartmann, *Les Manuscrits de Saint-John Perse. Pour une poésie vivante*, Paris : L'Harmattan, collection *Critiques Littéraires*, mars 2007, 502 p.

Les cinq cents pages très denses qui constituent l'ouvrage d'Ésa Christine Hartmann, *Les Manuscrits de Saint-John Perse. Pour une poésie vivante*, publié en 2007 aux éditions de L'Harmattan, ne s'adressent pas exclusivement aux spécialistes de la génétique. Ceux-ci pourront néanmoins apprécier ici le nombre et la qualité des documents reproduits dans les quelque cent pages de l'annexe - en particulier la transcription des variantes de « Neiges », *Amers* et *Chronique*, la description formelle d'états manuscrits, la transcription de la correspondance du poète avec ses traducteurs, etc. Les fidèles de Saint-John Perse, eux, et plus généralement tous ceux qui se passionnent pour les aventures extraordinaires que traverse un texte littéraire avant de trouver sa forme définitive, découvriront avec intérêt ce travail à la fois érudit et limpide. L'adoption des signes de la critique génétique tels qu'Almuth Grésillon les a présentés dans son livre pionnier, *Éléments de critique génétique*, étude de référence pour l'ouvrage d'É. Ch. Hartmann, le souci constant de la lisibilité à travers la mise en page aérée, les tableaux et l'usage des caractères gras, des soulignements, de l'italique, tout concourt ici à en faciliter l'accès.

Pourtant la tâche n'était pas facile. La Fondation Saint-John Perse d'Aix-en-Provence possède certes de très nombreux manuscrits des œuvres de ce poète. Mais les dossiers qu'on peut y consulter ne sont pas seulement incomplets - excepté pour le poème de 1962, *Oiseaux*, qui fait ici l'objet d'une étude approfondie. Les manuscrits eux-mêmes lancent un défi constant au chercheur tant il est malaisé de les déchiffrer. Il a fallu autrefois toute la ferveur à l'égard du texte

persien du médiéviste Albert Henry, Professeur à l'Université libre de Bruxelles, alliée à sa science de philologue, pour en démêler les arcanes - c'est le cas pour « Amitié du prince » et *Anabase* qu'il a édités dans les *Cahiers Saint-John Perse* chez Gallimard. L'auteur de *Manuscrits de Saint-John Perse. Pour une poésie vivante* prend aujourd'hui le relais qui place son propre travail sous le patronage de l'universitaire belge.

Une lecture même rapide de cet ouvrage impose une première certitude. Si Saint-John Perse affiche une représentation romantique de la création, comme Nietzsche qui prétend dans *Ecce Homo* avoir écrit *Ainsi parlait Zarathoustra* sous la dictée du génie, ses manuscrits font paraître une réalité bien différente, toujours soigneusement occultée. En vérité le poète ne cesse de revenir pour la retravailler vers la masse informe qui jaillit sur son manuscrit. Le fait que le texte proprement dit ne prend corps et sens que d'une manière très progressive éclaire le mouvement même de cette étude. Soucieuse de mettre en évidence les caractéristiques de l'écriture persienne dans son comportement génétique, elle emprunte à Albert Henry les différentes étapes de sa démarche. Elle commence d'abord par transcrire les différents états du texte, ensuite elle analyse les faits linguistiques et stylistiques, les motifs thématiques et les constantes imaginaires qui transparaissent sur le manuscrit.

Les intentions de É. Ch. Hartmann sont ambitieuses. Consciente qu'elle affronte là un matériau fugace s'il en est où grande est la part de l'irrationnel, elle se propose d'isoler et d'identifier les mécanismes récurrents de l'invention et de la composition qui sont à l'œuvre dans le texte de Saint-John Perse. La conséquence est d'importance. Il s'agit en effet de laisser la parole au manuscrit et à lui seul, c'est-à-dire de bannir tout commentaire critique *a priori*. Plus que n'importe quelle autre peut-être l'œuvre poétique de Saint-John Perse a souffert, et souffre encore aujourd'hui, de l'image que les critiques ont donnée d'elle en se conformant trop souvent aux directives du poète lui-même et au contenu de ses propres écrits méta poétiques, le *Discours de*

Stockholm et le *Discours de Florence* entre autres. Ainsi cette étude s'inscrit dans le droit fil des travaux scientifiques qui ont vu le jour à partir des années quatre-vingt-dix et qui se fondent à la fois sur les archives rassemblées à Aix-en-Provence et sur l'investigation de la bibliothèque personnelle de Saint-John Perse.

La première partie de l'ouvrage, « La démarche créatrice de Saint-John Perse », ouvre le plus largement possible le champ de son enquête. Elle ne se contente pas d'analyser telle ou telle page d'un manuscrit en s'attachant à chacune de ses composantes, la palette, la marge, etc. Elle choisit d'interroger des manuscrits de poèmes très différents les uns des autres, soit parce qu'ils ont été composés à des époques différentes, soit parce qu'eux-mêmes sont différents par la forme, soit pour ces raisons réunies : il y a loin, on le sait, de l'ampleur dramatique d'*Amers* à la maigreur ascétique d'*Anabase*. Elle poursuit enfin sa réflexion sur les traductions de ces textes en langue anglaise en tenant compte des nombreuses et précieuses annotations que la main du poète y a laissées. Parmi les conclusions qu'elle dégage, celle-ci, peut-être la plus étonnante, qui les résume toutes : une « matière-souvenir », en quelque sorte nomade, traverse si bien l'avant-texte des poèmes de Saint-John Perse qu'on a l'impression de lire une seule et même œuvre - « une même vague depuis Troie » dirait *Amers*.

La deuxième partie, « Les constantes de l'écriture naissante », élargit plus encore la recherche. Elle confronte en particulier le contenu de palettes repérées sur les manuscrits de Saint-John Perse avec telle ou telle entrée d'un ouvrage présent dans la bibliothèque personnelle du poète qui l'a longuement mis à contribution, ses soulignements en témoignent, le *Dictionnaire analogique* de Charles Maquet. Cette démarche apporte plusieurs enseignements. Elle confirme d'abord le statut de ce dictionnaire, un très utile outil de travail pour Saint-John Perse qui comme tant d'autres, son ami Paul Claudel par exemple, ou, plus proche de nous, Francis Ponge, se sert des dictionnaires en dépit de ses allégations - on songe en particulier à une de ses lettres à Roger Caillois. Elle montre ensuite le rôle

essentiel de l'analogie dans l'écriture persienne. On le connaissait certes, de même qu'on savait l'importance qu'y revêtent la métaphore ou l'étymologie - les « Lettres de jeunesse » d'Alexis Leger, à Jacques Rivière notamment, n'en finissent pas de chanter les bienfaits de cette dernière. L'intérêt et l'originalité de la démonstration se situent donc ailleurs. Ce sont cette fois les manuscrits de Saint-John Perse eux-mêmes qui font la preuve que l'analogie, la métaphore et l'étymologie participent du rêve de ce poète qui est de recréer par les mots l'unité perdue, un rêve du reste qu'il partage avec les écrivains du Romantisme allemand et, par delà, avec quelques autres créateurs parmi les plus prestigieux de la poésie française du XIX^e siècle et de la première moitié du vingtième. Cet exemple suffit à montrer que Saint-John Perse n'est pas uniquement, comme il voudrait le faire croire, « fils de ses œuvres ». Il appartient à la troisième partie de l'ouvrage de rassembler les fils que les pages précédentes ont tissés. En s'appuyant notamment sur l'avant-texte de *Vents, Amers*, « Neiges » et *Oiseaux*, elle dégage les grands axes de la poétique persienne - le terme « poétique » est pris ici dans une acception souple : il désigne l'ensemble des principes esthétiques et éthiques qui président à la mise en place du texte définitif. C'est bien dans le texte en train de se constituer sur le manuscrit qu'on peut repérer les chemins suivis par la création poétique persienne en laquelle se conjoignent une « aventure linguistique », une « quête métaphysique » et une « entreprise ontologique ». Saint-John Perse le dit lui-même ailleurs en d'autres termes lorsqu'il répond : « Pour mieux vivre » à la question : « Pourquoi écrivez-vous ? ».

La réflexion concrète, argumentée et structurée qui est menée dans cet ouvrage n'éclaire pas seulement le rapport intime que le poète entretient aux mots dans le secret de son atelier, l'avant-texte, en particulier le combat âpre qu'il dispute avec et contre l'obscur pour le transmuter en une matière brillante. Elle renseigne aussi sur le geste créateur en général, sur l'affrontement au « mystère dans les lettres » dont parle Mallarmé, ce « quelque chose d'occulte au fond

de tous [...] abscons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun : car, sitôt cette masse jetée vers quelque trace que c'est une réalité, existant, par exemple, sur une feuille de papier, dans tel écrit - pas en soi - cela qui est obscur : elle s'agite, ouragan jaloux d'attribuer les ténèbres à quoi que ce soit, profusément, flagramment ». Assurément le *Discours de Stockholm* se souvient des pages, voire des images, du Maître de la rue de Rome. Saint-John Perse y rappelle que le poète est comme le savant un « aveugle-né » qui lui aussi tâtonne dans la « nuit originelle ». La « nuit originelle », c'est peut-être alors ce qui vient se prendre sur la page de son manuscrit et qu'il explore patiemment pour le conduire à la formulation dernière. C'est dire assez l'intérêt d'un ouvrage qui à la fois renouvelle les études persiennes et apporte une contribution féconde aux études génétiques.

Renée Ventresque,
(à paraître dans la revue *Genesis*)